

4. Fin de vidange heureuse

Martin et Martine venaient de se mettre en ménage sans un sous vaillant. Ils trouvèrent à se loger en dehors de la ville, dans un ancien corps de ferme au milieu d'une campagne en friche, sur le flanc d'une colline barrée de petits murets.

Leur problème principal résidait dans le fait de rejoindre les faubourgs pour se rendre au travail. Une voiture d'occasion étant encore trop chère pour eux, le jeune homme se résolut donc à demander de l'aide à sa vieille tante terrifiante qui vivait en recluse dans le quartier chic de la ville.

Elle leur céda la voiture pour un prix symbolique comme elle leur aurait confié un bien précieux et cette vente était assortie du droit qu'elle conservait de faire irruption chez eux quand bon lui semblerait pour vérifier le bon état d'entretien du véhicule et s'assurer que la voiture aurait une fin de vie heureuse. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est ce que ça leur coûterait en fin de compte. Pris à la gorge, ils acceptèrent.

À partir de ce jour, ils redoutèrent ses visites qui tournaient à la revue de chambrée menée par un juteux pervers. Ceci dit pour ceux qui ont fait leurs classes. Lorsque l'un d'entre eux rentrait de la ville, l'autre passait l'inspection de détail pour révéler le scandale d'une infime éraflure que le premier pouvait avoir faite.

Le week-end, après l'avoir lavée au savon noir, l'avoir rincée à l'eau de pluie, l'avoir séchée au chiffon doux et lustrée à la peau de chamois, ils mettaient la voiture sur cale pour soulager les suspensions comme l'avait préconisé la Tante.

Et je ne parle pas de la vidange que je les ai vu opérer une fois et qu'ils effectuèrent avec une pudeur qui ne pouvait que confirmer le genre féminin de l'engin.

Lorsqu'il leur arrivait de partir ensemble sur les routes, ils étaient partagés entre la crainte d'avoir à conduire, au risque de devoir répondre des dégâts éventuels, et celle de confier la voiture au conjoint. Si bien que c'était un vrai spectacle que d'être avec eux dans

leur bagnole, celui qui était conduit se mordant les poings à côté du chauffeur et se résignant à expliquer en trépignant comment il, ou elle, aurait fait et par où il serait passé à cette heure-là et où il se serait garé pour éviter les chariots des supermarchés qui bugnent les portières.

De toute façon, les accompagner faire les courses se terminait toujours par une marche à pied de deux kilomètres pour éviter les parkings encombrés où les gens ouvrent leur portière en se foutant pas mal qu'elle aille percuter celle de la voiture d'à côté.

Mais, évidemment, il y avait toujours une éraflure nouvelle. Ou une égratignure. Ou une griffure de l'épaisseur d'un cheveu. Ils en étaient même venus à se dénoncer l'un l'autre afin de ne pas encourir les foudres de la vieille pour une infime ternissure dont l'autre était évidemment le seul responsable.

Moi qui vivais chez eux en ce temps-là, je voyais bien que leur couple pâtissait de l'entretien de la tire et que celle-ci s'invitait sans vergogne dans la couche conjugale comme je pus le percevoir aux éclats de voix dont elle était l'objet.

Des éclats de voix en en vint aux voies de fait. Imperceptiblement, au début. C'était une griffure sur la figure de Martin qui ne figurait pas au constat la veille au soir. Une claudication inopinée de Martine le matin au réveil.

Puis ces emportements débordèrent de la chambre à coucher pour venir polluer l'ambiance du petit déjeuner au cours duquel je dus bientôt protéger mon bol de café au lait et mes tartines si je voulais le mener à bon terme.

L'atmosphère devint détestable. Les jeunes ne s'adressaient plus la parole que par le véhicule de la voiture, si j'ose dire. Ce fut bientôt le seul sujet, non de conversation, car il n'y en avait plus, mais de controverse.

Ce putain de tas de ferraille qui occupait leurs insomnies et leur lever, occupa aussi leurs journées et leurs soirées. Je vis s'étioler la petite et des pattes d'oies apparaître aux coins de ses yeux. L'anxiété

donna du bide au gamin que je vis s'affaïsser de jour en jour.

Et la voiture ? Pour elle, tout allait bien merci, elle ne prenait pas une ride. Bichonnée, pomponnée, elle éclatait d'une jeunesse insultante devant ces deux vieillards avant l'âge.

Elle avait mené à la tombe le mari de la Tante et fait vieillir cette dernière à faire peur aux enfants. Bref, tous ceux qu'elle avait possédés te me la couvaient des yeux en détournant à leur débours la décrépitude dans laquelle les années, la corrosion et la ringardise auraient dû la conduire.

Jusqu'au jour où, sous le mauvais prétexte d'arbitrer la dispute, je fus mis en demeure de prendre parti impartialement, comme tout arbitre qui se respecte. Je décidais alors d'agir, parce que je les aimais bien.

C'était un samedi matin, la voiture était déjà soignée et n'attendait plus que son papa afin d'être mise sur cale pour passer le week-end tranquille. La petite conne ne savait pas ce qui l'attendait.

Parlons maintenant de cette dernière. C'était une Peugeot 505 de 1989, avec un moteur essence V6 de 2 849 cm³ et 170 ch, injection électronique, deux arbres à cames en tête et une boîte de vitesse manuelle cinq rapports.

Même pour le moment où j'écris ces lignes, elle en avait dans la soupente. Je me mis au volant et démarrai le moteur. La réaction inertielle la fit basculer vers la droite en même temps que je montai dans les tours. Elle avait des cachoteries à me confier et j'allais de ce pas te me lui tirer les vers du nez.

Je pris la piste qui montait en lacets sur la colline au-dessus de la ferme. C'était une traction arrière, aussi je n'avais aucun mal à la faire chasser du cul dans les virages en soulevant un joyeux panache de poussière.

J'accélérai à fond dans les lignes droites, les pierres giclaient contre le bas de caisse dans un tambourinement grandiose car elle datait d'avant l'anti-patinage, le correcteur de trajectoire et tout ce genre de truc qui nous ont fait passer de l'âge de la bagnole pour

prendre son pied sur les routes à celui du véhicule automobile pour s'y transporter en sécurité, sans trop tuer les autres. Je dus mettre les essuie-glaces pour enlever la poussière du pare-brise.

Les rugissements du V6 étaient une vraie symphonie. Disons une symphonie d'harmonie municipale, je vous l'accorde, car ce n'était tout de même pas une Ford Cobra. Mon panache de poussière me poursuivi jusqu'au sommet de la colline d'où je pus le voir serpenter le long de la piste jusqu'à la maison devant laquelle mes deux zigotos levaient les bras au ciel.

Du sommet, le terrain descendait de berge en berge, soutenues par de petits murets qui s'amenuisaient dans leur extrémité, permettant de passer d'une berge à l'autre en powerslide : freiner pour alléger le train arrière, appel, contre-appel tout en accélérant pour dérapier autour du train avant. Tous ceux qui ont participé au Rallye des Mille Pistes me comprendront.

Je n'allais pas tarder à montrer ce que cette voiture avait sous le capot. Rien de tel qu'une petite réception sur les quatre fers, après avoir décollé sur une bosse, pour dégripper les amortisseurs et se débarrasser du surpoids encombrant : spoiler, pare-chocs, antibrouillards, enjoliveurs etc...

Je fis quelques tours sur place pour chercher le vent, fis ronfler le moteur dont le pot d'échappement donnait enfin de la voix, et m'élançais sur la première berge. Je ne vous raconterai pas la descente. Je passerai donc sur l'alternance d'apesanteur et d'écrasement, le rugissement du moteur, les exclamations de plaisir poussées par les suspensions dans un orgasme mécanique auquel, je le confesse, j'étais tenté de mêler le mien, les dérapages, les chassés du cul pour passer d'une berge à l'autre...

Elle était si leste de l'avant et survireuse que c'était pitié de l'avoir condamnée à tirer la caravane de grand-papa au lieu d'exécuter ces figures libres auxquelles elle mettait tant de cœur.

Bon, je n'irai pas jusqu'à vous faire croire que tout se passa comme je l'aurais rêvé et que tous mes dérapages furent aussi bien contrôlés que mes sphincters. Pourtant, je ne fis aucun tonneau.

Mais au moins j'eu la chance de ne pas me payer une pierre dépareillée d'un muret, perdue dans les hautes herbes, ce qui aurait mis fin à ma prestation.

Pour tout vous révéler, car je ne suis pas aussi irresponsable que vous pourriez le penser, j'avais pris la précaution de faire une visite prénuptiale au cours de laquelle j'avais reconnu et nettoyé le terrain.

Lorsque j'arrivais en bas et que je mis pied à terre devant mes deux godelureaux au bord du malaise vagal, je constatai que, à part quelques éraflures, quelques cabosses et une sacrée couche de poussière, la voiture avait gardé tous les avantages qui en avaient fait la grande routière de son époque. Et avec ça, une voix !...

Voyez-vous, petits, ce qui coûte, c'est la première bugne ! Pour celles-ci, c'est ma tournée, vous mettrez ça sur mon compte !
Dorénavant, vous pourrez dormir tranquilles !